

HOMÉLIE 21

«Pour moi, Paul, qui suis si humble devant et parmi vous, et qui agis avec tant de confiance quand je suis absent, je vous conjure par la douceur et bonté du Christ, je vous prie de ne pas me forcer, quand je serai présent, d'agir avec cette hardiesse qu'on me prête, à l'égard de quelques-uns qui s'imaginent que nous nous conduisons selon la chair.»

1. Après avoir terminé, comme il convenait, ses exhortations sur l'aumône, après avoir démontré la supériorité de sa charité à leur égard, après avoir suffisamment parlé de sa patience et de ses épreuves, Paul en vient très opportunément à gourmander les faux apôtres, concluant par des reproches pour eux et par son propre éloge. C'est d'ailleurs là le sens de toute cette épître, et il le sent bien lui-même, car il cherche à chaque instant à atténuer, à corriger ses propres paroles. «Commençons-nous, dit-il en un endroit, commençons-nous de nouveau à nous recommander nous-mêmes ?» (II Cor 3,1) Et ailleurs : «Ce n'est pas que nous nous recommandions nous-mêmes; mais nous voulons vous donner l'occasion de vous glorifier.» (Ibid., 5,12) Et encore : «J'ai fait une folie en me glorifiant; vous m'y avez contraint,» (Ibid., 12,11) Nous trouverions beaucoup d'autres expressions pareilles. On aurait raison d'appeler cette épître un éloge de Paul, tant y sont largement développées et les merveilles de la grâce à son égard, et ses bonnes œuvres. Il ne manquait pas d'orgueilleux qui se préféraient à Paul, le traitaient de superbe, d'homme de rien, de docteur pervers et dangereux, signe manifeste de la corruption de leur esprit; or, voyez comme Paul commence ses reproches : «Pour moi, Paul.» Quel autorité ! quel poids dans ces paroles ! C'est comme s'il disait : Je vous en conjure, ne me contraignez pas à parler, ne me laissez pas user de ma puissance contre ceux qui m'insultent et me tiennent pour un homme charnel.

Le reproche est plus amer que celui qu'il leur avait adressé dans une autre épître en ces termes : «Viendrai-je à vous la verge à la main, ou dans un esprit de charité et de douceur ? Il y en a qui sont enflés d'orgueil comme si je ne devais pas venir à vous. Mais je viendrai, et je connaîtrai, Don plus les paroles des orgueilleux, mais leurs actes.» (I Cor 4,21,18-19) Dans les deux cas sa puissance apparaît, aussi bien que sa douceur et sa longanimité. On le voit supplier et conjurer, afin qu'il n'ait pas besoin d'en venir aux rigueurs d'une colère vengeresse, et qu'on lui épargne la douleur de frapper, de punir, d'infliger des châtiments suprêmes. Voyez plutôt : «Je vous conjure, dit-il, de ne pas me forcer en votre présence d'agir avec cette hardiesse qu'on me prête, à l'égard de quelques-uns qui s'imaginent que nous nous conduisons selon la chair.» Mais reprenons les premières paroles de l'Apôtre : «Pour moi, Paul,» dit-il. C'est solennel, c'est grave et sérieux ! Comme il avait dit en d'autres endroits : «Moi, Paul, je vous dis;» (Gal 5,2) «quoique je sois Paul et déjà vieux;» (Phil 1,9;» «elle en a secouru plusieurs et moi-même;» (Rom 16,2) il dit ici : «Pour moi, Paul.» Néanmoins, encore que cette prière qu'il fait en son nom soit grande, elle le devient bien autrement, quand il ajoute : «Par la miséricorde et la bonté du Christ.» Ce qu'il veut, c'est leur inspirer une crainte salutaire, et, pour y mieux réussir, il met ses paroles sous les auspices de la clémence et de la bonté; sa prière devient plus pressante. C'est comme s'il disait : Respectez la miséricorde du Christ au nom de laquelle je vous prie. Car, il faut qu'on le sache bien, quelque nécessité qu'ils lui aient imposée, son cœur est toujours plus incliné vers la miséricorde, non par impuissance d'être rigoureux et sévère, mais à cause des exemples du Christ.

«Moi, qui suis si humble parmi vous, et qui absent agis avec tant de confiance.» Qu'est-ce à dire ? Sans doute il parle ironiquement, empruntant leurs propres paroles. Ils lui reprochaient, en effet, d'être en leur présence sans tenue, vil, méprisable même, et de prendre des tons et un langage altiers, provocateurs et menaçants dès qu'il était loin d'eux. On le voit mieux encore par les paroles suivantes : «Ces lettres, dit-on, sont sévères; mais, lorsqu'il est présent, tout est faible dans sa personne et méprisable dans ses discours.» (Ibid., 10) Donc, ou bien il parle ironiquement afin de rendre sa sévérité évidente, disant : Moi, celui qui est si humble devant vous, moi, cet homme si vil de près, à les entendre, et si hautain de loin; ou bien il veut faire entendre que la fierté de ses paroles vient moins de son orgueil que de la confiance qu'il met en eux. «Je vous conjure de ne pas me contraindre d'agir en votre présence avec cette audace qu'on me prête contre ceux qui s'imaginent que nous nous conduisons selon la chair.» Voyez-vous combien est grande son indignation, et combien sage le blâme infligé ? Ne me forcez pas, je vous en conjure, à me montrer fort et puissant devant vous. On me reprochait de n'être audacieux contre vous que loin de vous, voilà pourquoi j'ai dit : Epargnez-moi la douleur de faire usage de ma puissance. Il ne dit pas : L'audace que j'ai, mais : «Celle qu'on me prête.» Encore il ne l'a pas manifestée; qu'on n'aille pas seulement lui

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

en fournir l'occasion; il ne la désire pas. Au reste, s'il en venait là, ce ne serait pas pour ses intérêts, mais pour la gloire et la défense de l'Évangile. Si même dans ce dernier cas, il use d'une intarissable douceur, il attend, il supplie qu'on ne lui impose pas une extrémité si douloureuse, combien plus il se fût montré bon si ses seuls intérêts eussent été en cause !

2. De grâce donc, que je n'aie pas à faire usage de ma puissance quand je serai là; c'est-à-dire, que je n'aie pas de châtiments à infliger. Ce n'est pas lui qu'il faudrait accuser d'un excès de vanité et d'ostentation, lui qui ose appeler du nom d'audace l'exercice d'un devoir rigoureux ! «Je vous conjure de ne pas me forcer d'agir en votre présence avec cette audace qu'on me prête contre quelques-uns.» Le devoir d'un maître est moins de punir que de corriger; il lui appartient de n'user des châtiments qu'en dernier ressort et en désespoir de cause. Mais à qui s'adressent ces menaces ? «A ceux qui croient que nous marchons suivant la chair,» et qui nous représentent comme un hypocrite, un méchant, un orgueilleux. «Quoique nous vivions dans la chair, nous ne combattons pas selon la chair.» Il les étonne par cette figure : Nous portons, dit-il, un corps de chair, c'est vrai; mais nous ne vivons pas selon la chair. Il n'entre pas dans d'autres détails pour le moment, réservant tout ce qui pourrait être un éloge particulier de sa vie; il fait voir d'abord toute l'excellence de la prédication qui n'est point chose humaine, et ne s'appuie pas sur un secours terrestre. Voilà pourquoi il ne dit pas : Nous ne vivons pas; il dit : «Nous ne combattons pas selon la chair.» Sans doute, nous avons entrepris une grande lutte; mais nous ne nous servons pas d'armes charnelles, nous ne nous appuyons pas sur des secours humains.

«Nos armes ne sont point charnelles.» Que faut-il entendre par armes charnelles ? Les richesses, la gloire, la puissance, l'éloquence, la force, l'agilité, la flatterie, la dissimulation, et autres ressources pareilles. Telles ne sont pas nos armes. Nos armes sont «puissantes en Dieu.» Il ne dit pas : Nous ne sommes pas charnels; mais bien : «Nos armes.» Je l'ai déjà observé, il parle d'abord de la prédication et en attribue à Dieu toute l'efficacité. Au lieu d'appeler, comme il semblait devoir le faire, ses armes spirituelles, il dit qu'elles sont «puissantes,» indiquant bien la faiblesse et l'impuissance des armes des autres. Il ne dit pas : Nous sommes puissants, mais : «Nos armes sont puissantes en Dieu.» C'est par Dieu, et non par nous, que ces armes ont été préparées. Les châtiments, les revers auxquels ces hommes étaient sujets, les maux qui les opprimaient marquaient suffisamment leur faiblesse; voilà pourquoi il met en avant la puissance de Dieu : «Nos armes sont puissantes en Dieu.» Rien ne fait éclater davantage sa force, que les armes qui lui assurent la victoire. Encore que nous portions ces armes, c'est Dieu qui combat, c'est Dieu qui triomphe. Paul fait ensuite un bel éloge de ces armes, en leur attribuant la puissance «de détruire les citadelles.» Mais n'entendez pas ces mots dans un sens matériel; il explique qu'elles «ruinent les raisonnements humains.» Ainsi, d'une part, est indiquée la grandeur de la lutte, de l'autre, sa nature toute spirituelle. Ces citadelles investissent les âmes, et non les corps; comme elles sont plus fortes, il faut des meilleures armes pour les détruire ... Ce sont la superbe des Gentils, la hardiesse de leurs sophismes et de leurs raisonnements, toutes choses dont il vint à bout avec de telles armes. «Détruisant les raisonnements humains et toute science qui s'élève contre la science de Dieu.» Il continue la métaphore, afin de mieux exprimer sa pensée. Tours et citadelles, défense quelconque, rien ne résiste, tout cède à la force de ces armes.

«Et réduisant tous les esprits en servitude sous l'obéissance de Jésus Christ.» Qui dit servitude, dit chose terrible, car la servitude, c'est la négation de la liberté. Pourquoi donc se servir de cette expression ? L'Apôtre y attache une autre signification. Être captif, cela veut dire, ou bien perdre sa liberté par violence, ou bien résigner soi-même le droit d'user jamais de sa liberté. Ce dernier sens est celui employé par l'Apôtre en cet endroit : «Réduisant en servitude.» C'est comme dans cet autre où il disait : «J'ai dépouillé les autres Églises.» (I Cor 11,8) Est-ce à dire qu'il les eût dépouillées à la dérobée ? Non certes; mais qu'il avait reçu leurs dépouilles en retour de sa victoire. Paul ne combattait pas à armes égales, et la victoire lui était facile. Il ne dit pas : Détruisant un ou deux esprits, mais : «Tous les esprits;» ni : Nous avons vaincu, triomphé, mais : «Nous avons réduit en servitude;» ni, comme plus haut : Nous avons attaqué les citadelles, mais : «Nous les avons détruites,» nos âmes étant plus fortes que ces tours. Nous ne combattons pas avec des paroles, et dans un esprit de sagesse charnelle, nous luttons contre des paroles par des œuvres, et dans un esprit de force et de douceur. Comment donc me serais-je glorifié dans mes discours ? Comment aurais-je rempli mes lettres de menaces, ainsi que me le reprochent ceux qui disent : «Ses lettres sont sévères ?» (II Cor 10,10) Notre force est toute ailleurs.

3. «Réduisant en servitude tous les esprits sous l'obéissance du Christ.» L'expression était dure, il se hâte d'en diminuer la rigueur en ajoutant : «Sous l'obéissance du Christ;»

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

c'était passer de la servitude à la liberté, de la mort à la vie, de la ruine au salut. Nos ennemis, nous les avons terrassés, mais ensuite nous les avons appelées à la vérité. «Ayant en main le pouvoir de châtier toute désobéissance, après que votre obéissance aura été complète.» Ces paroles s'adressent à tous; elles doivent amener dans tous les cœurs une crainte salutaire. Nous attendons avant de frapper que, dociles à nos conseils, vous vous soyez entièrement isolés des méchants; alors seulement nous viendrons frapper ces derniers dans leur solitude et les punir du mal incurable qui les dévore. Vous obéissez, en effet; mais votre obéissance n'est pas entière. – Et pourquoi ne pas frapper maintenant ? vous obtiendriez un plus grand bien. – Non, si je vous écoutais, vous seriez enveloppés dans le même supplice. – Pourquoi ne pas nous épargner, tout en frappant les autres ? – Ma mansuétude aurait passé pour de la faiblesse, et telle n'est pas mon intention; je veux d'abord vous corriger, et punir ensuite les autres. Ô prodige de tendresse ! il veut frapper; mais, voyant les siens mêlés aux étrangers, il sait contenir son courroux jusqu'à ce que, la séparation étant faite, ses coups puissent porter uniquement sur les derniers, ou plutôt sur personne. Car ses menaces, comme le désir qu'il manifeste de ramener seulement ceux qu'il appelle, n'ont qu'un but, les ramener tous par la crainte à de meilleures dispositions, et s'épargner ainsi la douleur de faire porter à qui que ce soit le poids de sa colère.

Comme un habile médecin, comme un père, un protecteur, un tuteur universel, il prend soin dès intérêts de tous, écarte les obstacles, éloigne les méchants, exerce partout une garde vigilante. Non content de combattre, il s'élançait à de nobles, à de sûres victoires, dresse ses trophées, brise, détruit, renverse les armes du démon et les résistances de l'enfer; il porte ses conquêtes dans le camp du Christ. Toujours actif, il va des uns aux autres, et ne quitte ces derniers que pour retourner aux premiers. Comme pour un général illustre, chaque jour, chaque heure marquent une gloire de plus dans ses succès. Au commencement de la lutte il n'avait qu'un pauvre vêtement; maintenant il a sous son empire des villes entières et leurs habitants. La parole de Paul lui tient lieu d'arcs, de haches, de traits, de tout enfin. Il parle, et ses paroles tombent sur les ennemis comme un feu dévorant, chassent les démons et ramènent les hommes qu'ils possédaient. Quand il a chassé cet esprit mauvais, cinquante mille magiciens accourent vers lui, brûlent leurs livres de magie, et se soumettent à la vérité. On voit souvent dans une guerre les soldats déposer en masse leurs armes entre les mains de l'ennemi, parce qu'une tour a été prise, parce qu'un chef a été vaincu; pareille chose se produit du vivant de l'Apôtre : le démon mis en fuite, tous ceux qu'il retenait en son pouvoir, ayant rejeté, ou plutôt détruit leurs livres, accourent aux pieds de Paul. Et Paul, regardant l'univers comme une vaste armée, continuait toujours de combattre. On eût dit, à le voir si agile, qu'il volait à l'ennemi. Ici il guérissait un boiteux; là il ressuscitait un mort; un autre jour, il privait un magicien de la vue; son ardeur ne se ralentissait pas même sous les fers, et il rendait sa captivité illustre, en convertissant le geôlier de sa prison.

4. Imitons donc ce modèle admirable selon notre pouvoir. Que dis-je, selon notre pouvoir ? Nous pouvons tous nous approcher de lui, voir l'excellence de ses combats, et même partager son courage. Encore de nos jours il opère les mêmes merveilles, et détruit tout ce qui s'élève orgueilleusement contre la science de Dieu. Quelques hérétiques ont voulu le diviser; mais, tout divisé qu'il était, il n'en avait pas moins une singulière valeur. Marcion et les Manichéens ont essayé d'appuyer sur des passages de ses écrits leurs doctrines; mais ces citations mêmes contenaient leur réfutation. La main de cet homme incomparable suffit à renverser et à détruire ceux-ci; et ceux-là, poursuivis par le vainqueur, se soumettent à leur tour. Pour bien entendre sa puissance, songez donc que, quoique meurtri et brisé dans sa chair, il a encore la force de réduire tous ses ennemis. Mais vous m'arrêtez : Eh quoi ! dites-vous, n'est-il pas mauvais de fournir des armes à deux adversaires, à des idées opposées ? – La faute en est à ceux qui se servent de Paul, et non à Paul lui-même. Rien de simple, de clair, d'évident comme le langage de Paul; les hérétiques l'ont détourné de sa signification pour se le rendre favorable. – Cependant ses paroles se prêtent bien à des interprétations différentes; pourquoi la possibilité de ce double sens ? – Non, le langage de Paul ne donne aucune prise à l'ambiguïté; elle vient toute de la folie de ceux qui l'accommodent à leurs caprices. Est-ce que l'univers, dans son immensité, n'est pas une preuve éclatante de la sagesse divine ? Est-ce que «les cieux ne racontent pas la gloire de Dieu, le jour parlant au jour, et la nuit à la nuit ?» (Ps 18,2-3) Et cependant, les hommes sont-ils unanimes à le reconnaître ? Que d'opinions divergentes à ce sujet parmi eux ! Les uns, poussant l'admiration au delà de toute limite, ont fait de l'univers leur Dieu; les autres, au contraire, en méconnaissant la beauté, l'ont jugé indigne de Dieu, et n'ont su y voir qu'une matière vile et sans honneur. Dieu pourtant l'avait fait assez beau pour qu'on pût le lui attribuer sans peine, et assez imparfait

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

pour qu'on vit bien qu'il ne pouvait se suffire à lui-même, et qu'on ne fût pas tenté de le diviniser. Rien n'a pu vaincre l'aveuglement des sages; ils ont eu à ce sujet les opinions les plus opposés, se confondant, s'accusant les uns les autres, et vengeant par leurs propres erreurs la divine sagesse.

Mais qu'ai-je besoin de parler du soleil et des cieus ? Les Juifs n'adorèrent-ils pas le veau d'or après avoir été pour ainsi dire accablés de miracles ? Le Christ chassait le démon sous leurs yeux, et ils le traitaient de possédé. Est-il juste d'en attribuer la faute au Christ ? Evidemment non, mais à leur propre aveuglement. Laissez donc à leurs pensées ces méchants qui ont abusé des paroles de l'Apôtre. Pour vous, n'accusez pas Paul; efforcez-vous plutôt de bien entendre son langage et de comprendre la valeur de ce trésor. Prenant en main ses propres armes, vous serez vaillants au combat, et vous fermerez la bouche aux Gentils et aux Juifs ? Comment, dites-vous, cela peut-il se faire, puisqu'ils n'ont pas foi en lui ? Ce sera l'œuvre de ses mérites et du changement profond qu'il opéra dans le monde. Il n'était pas au pouvoir d'un homme d'agir de la sorte et d'opérer de semblables merveilles. La force du crucifié, qui l'animait, fit de lui ce qu'il était, et lui assura le triomphe sur les orateurs, les philosophes, les tyrans, les rois, et les autres. Non seulement il put prendre les armes et frapper les ennemis, mais combien d'autres il lui fut donné de façonner à son exemple ! Voulons-nous donc nous rendre service à nous-mêmes et être utiles aux autres, ne nous lassons pas de fréquenter l'Apôtre, aimons à parcourir ses écrits, comme nous aimerions à voir une vaste prairie ou bien un gracieux jardin. En agissant de la sorte, nous nous séparerons du vice, nous embrasserons la vertu, et nous pourrons obtenir les biens qui nous sont promis, ce que nous demandons ardemment par la grâce et la charité de notre Seigneur Jésus Christ, à qui, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, puissance, honneur, gloire, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.